

bien taillée... avec les joues bien rouges... des mains bien remplies, et qui puisse passer de sa chambre au grand salon sans risquer un rhume... comme cela vous arrive quelquefois, n'est-ce pas Mademoiselle... ?

Et Odile alla se poser en riant devant la glace de la cheminée, examina quelques instants ses cheveux blond cendré, ses yeux très bleus, son teint plutôt pâle que doré, ses mains trop blanches, toute sa "délicate personne", comme avait dit le docteur et fit une moue :

— ... Il y a de la marge !... murmure-t-elle avec un soupir presque comique.

— Nous la remplirons !...

— Pas trop pourtant ?

Le médecin eut un geste qui signifiait : Oh ! ma pauvre Odile, quant à cela, n'ayez pas peur !...

Et ce geste inquiète un peu la tante, une bonne vieille demoiselle de l'ancien temps, aux yeux clairs, au tranquille visage encadré de cheveux blancs :— ... Pourtant, n'est-ce pas, docteur, nous sommes moins sous pression qu'à notre passage à Paris... ?

— Oh ! sans aucun doute, dit le médecin ; le changement, le voyage, la distraction... choses excellentes pour les petites nerveuses.

Puis il se lève, met le doigt sur le front d'Odile et, avec une voix très paternelle :

— Seulement, je voudrais que cette petite tête-là ne travaille pas trop... surtout, qu'on ne broie pas du noir... !

— ... Mais qui vous a dit... docteur... ?

— Mon petit doigt, Odile... il me raconte tous vos péchés : quand on se couche après 10 heures... quand on prend du café... !

— Je n'en prends plus !

— Très bien... quand on dîne trop en ville... quand on dépense pour une chose dix fois plus de forces qu'elle n'en exige... Je sais tout cela ! Ah ! si j'étais M. le curé !...

— Mais je vous écoute aussi, docteur, presque autant que M. le curé.

— Et vous avez raison ; il le faut, mon enfant, car vous savez combien je vous aime ; je puis dire cela, moi, n'est-ce pas, à soixante-cinq ans ? Je vous aime beaucoup, Odile, et, dans ma carrière, j'ai pris tant de fois contact avec la souffrance, que je voudrais courber sous vos pas toutes les épines de la route. Mais il me semble, à certains moments... peut-être cela provient-il de mon anxieuse affection... je me figure que vous n'êtes pas toujours très raisonnable... !

— Raisonnable !... — Et Odile eut un geste presque impatienté :— Mais, docteur, savez-vous ce qu'est une vie très raisonnable, comme vous la demandez pour moi... ? une vie où l'on étouffe, où l'on manque des deux choses les plus essentielles : l'air et la liberté !... Quand il faut tant de précautions pour conserver la vie... alors, tant pis pour la vie !...

— Odile !... fait la vieille tante d'un ton attristé.

Et aussitôt sa nièce, déjà repentante, va l'embrasser avec un affectueux regret.

— C'est vrai, tante, tu as été une vraie maman depuis la mort des miens, j'ai eu tort envers toi, car tu es bonne et providentielle. Mais si tu savais comme je tiens peu à la vie pour moi toute seule !... Aussi, docteur, ce n'est pas aimable ce que je vais vous dire là... mais je ne voulais absolument pas venir vous voir !... J'ai fait une véritable scène à ma tante dans la voiture pour brûler Paris. Et pourtant, allez ! abstraction faite du médecin, moi aussi, je vous aime, et de tout mon cœur encore !...

— Mauvaise !...

— Voilà, docteur, comment elle me fait bien des fois pleurer, intervient tante Berthe ; si vous saviez à quel point c'est lumineux et gai parfois à l'Abbaye, quand Mademoiselle "broie son noir", comme vous disiez si justement tout à l'heure, et qu'elle m'expose ses théories sur la vie.

— Je les devine bien... répond le médecin en jouant avec son lorgnon.

Et Odile, restée sur le canapé, blottie contre sa tante, se défend, presque câline :

— Allons, tante, sois sincère, je ne te les expose pas si souvent !...

— Pardon, ma grande, tu pars de cette erreur qu'on ne cause qu'avec sa bouche ; mais, *pour celui qui aime*, tout a un langage : les yeux qui ont dû pleurer la nuit... une figure triste, une attitude, une rêverie de Schumann qu'on me jouera six fois par jour... des regards levés au travers des carreaux de l'Abbaye sur un ciel monotone et gris... une simple boutade même... Ainsi, quand tu veux absolument sortir seule, quand tu me soutiens que tu aimes l'automne !... les bois après la pluie !... les champs déserts !... tu crois que je ne comprends pas ?... c'est si naturel d'aimer le monde, la vie, le soleil, le printemps !... et lorsque tu laisses à droite la bonne grande route, pour aller à la Ferlandière au travers des étangs, tu t'imagines que tout cela ne dit pas à ta vieille tante : "Odile s'ennuie !..." Et s'ennuyer à vingt ans... au milieu de toutes les sympathies, de toutes les admirations... sans aucunes préoccupations matérielles ! tu verras que le bon Dieu t'enverra un vrai malheur.

Alors, Odile se lève.

— Voyons, docteur, vous avez de l'expérience, et vous n'allez pas me traiter en petite fille : répondez-moi franchement : la vie est-elle bonne, heureuse, gaie à vivre ?...

— Oui... pour certaines personnes en belle santé.

— Or, reprend Odile, avec aux lèvres une expression de douloureux triomphe, quelquefois tôt, et toujours tard, on finit par vous... médecins du corps ou médecins de l'âme... il y a toujours quelque chose à réparer dans notre pauvre machine humaine !... Donc, la dernière note de la vie, sa dominante, c'est la note triste... pressez toute chose, un gémissement en sortira... et je suis parfois à me demander, avec Victor Hugo :